

procès de la vedette, dont nous savons la défense et souvent la justification, constatons seulement avec tristesse que cet état d'esprit révèle une des petites plaies du théâtre. Fort heureusement la désillusion ne dure pas. On ne boude pas contre son plaisir, de même qu'on ne résiste pas à la tentation de reprendre certains refrains en chœur.

C'est un émerveillement : on chante juste et en mesure. Certes, ce n'est pas une révélation pour nous. La richesse de notre folklore, le succès et la diversité de la chanson populaire, d'autres considérations encore, nous avaient depuis longtemps fait insurger contre cette opinion que le peuple de France n'est pas musicien. Mais cette fois nous recevons une preuve, non une démonstration à grand renfort d'arguments, une preuve audible qui nous enchante. Ce public vaut mieux certainement que l'éducation musicale qu'on lui a accordée, pour ne pas avouer que l'on s'en est à peu près totalement désintéressé.

Les spectateurs de ce théâtre aux armées sont venus pour rire et les histoires marseillaises ou autres remportent un vif succès. Viennent un couplet attendrissant, un monologue sentimental, la turbulence cesse, l'attention augmente. On se laisse prendre par l'émotion. Avec les applaudissements l'exubérance renaît. C'est bien la fête, une sorte de cérémonie collective, un auditoire éprouvant le sens profond du théâtre plus compréhensif qu'on ne l'a souvent dit.

Oublions pour un instant la guerre et le théâtre aux armées. Il reste ce public à qui on n'a peut-être pas assez fait confiance, à qui l'on n'a pas toujours donné ce qu'il était en droit d'attendre.

ANDRÉ VILLIERS.

CIRQUES, CABARETS, CONCERTS

Théâtre Mogador : *Les Cloches de Corneville*; M. Henri Varna, acteur et chanteur d'opérette. — Théâtre des Variétés : *Ma belle Marseillaise*; M. Gorlett. — Étoile-Palace : Mlle Gay Buisson; les ballets polonais de M. Stanislas Zmarski. — Le Bœuf sur le toit à la Cantine pour militaires de la Gare de l'Est.

On ne peut douter que M. Henri Varna n'aime l'opérette française. Il l'aime au point de lui avoir consacré un « temple » : le théâtre Mogador. Là où, durant tant d'années, retentit

tirent les refrains, oubliés aujourd'hui, de l'américaine *Rose Marie*, et de la simili-tyrolienne *Auberge du Cheval Blanc*, des airs anciens se raniment, des airs français, qui sont restés jeunes, frais et populaires. Je regrette, pour ma part, que M. Varna n'ait inscrit à son programme que des œuvres célèbres, connues de tout le monde. En fait d'opérettes, il y a beaucoup d'appelées, et peu d'éluës... par le suffrage universel. Encore parmi celles-ci en est-il qui sont, on ne sait pourquoi, moins favorisées que d'autres. *Chilpéric* et le *Petit Faust* eurent une aussi grande vogue que la *Grande Duchesse* ou la *Vie parisienne*. A Hervé on préfère Offenbach, qui n'avait rien de français, étant natif de la ville allemande d'où il tirait son nom; ce sont ses œuvrettes plutôt que celles du compositeur toqué, qui ont bien plus d'agrément, qu'on reprend d'un lustre à l'autre. Il est d'autres pièces ou piécettes, qui sombrèrent injustement dans l'oubli, aussitôt après avoir épuisé leur succès, petit ou grand. *Blanche de Nevers*, d'Hervé, *Héloïse et Abélard*, la *Boîte de Pandore*, de Litolf, la *Princesse de Trébizonde*, le *Trône d'Ecosse*, etc., etc., ne connurent jamais de résurrection. Les contemporains leur trouvaient pourtant de charmantes qualités. A la place de M. Varna, je tâcherais de les repêcher. Comme nul ne les connaît, elles auraient pour tout le monde l'attrait de l'inédit. Une autre preuve que M. Henri Varna aime l'opérette pour elle-même, c'est qu'il a tenu à tenir le rôle de Gaspard dans **les Cloches de Corneville**, qui ont sonné à toute volée, *et ding, et ding et dong!*, pour l'inauguration de sa saison de l'opérette, rue de Mogador. Penché sur son bâton, tortu et tremblotant dans sa souquenille d'avare, il a composé son personnage avec vérité, mimé et chanté sa partie avec talent. Le meilleur artiste de la troupe du théâtre Mogador est incontestablement son directeur. Dans la mise en scène, avec la collaboration de Mme Jenny Carré, M. Varna a surpassé tous ses confrères. On y a tout de suite reconnu la main du directeur du *Casino de Paris*. Lui seul pouvait combiner cette symphonie normande, en blanc et rouge, d'un rouge sanguine, couleur de la feuille de vigne empourprée, qui déteignait sur la perspective : décor irréel, comme pour marquer que l'œuvre de Planquette est une manière de conte de fée : c'est une merveille que cet « ensemble » ravissant,

plein de détails imprévus et charmants, faisant ressortir la fraîcheur et la naïveté de l'opérette : un négrillon espiègle et sautillant tenait la traîne de Serpolette, et faisait mine de s'y moucher, un autre tenait un parasol sur lequel des pigeons lâchés d'un coin de la salle vinrent, familiers et confiants, s'abattre, cependant que les cloches de Corneville carillonnaient pour les accordailles d'Henri et de Germaine et pour le succès de M. Varna qui a rajeuni cette opérette, en la traitant, sans trop la brusquer, un peu comme une revue de music-hall.

Au *Théâtre des Variétés* ce ne sont pas des pigeons, mais des ballons qu'on lâche, au final, bleu pastel, mimosa, et rouge écarlate, à l'effigie de Mlle Mireille Ponsard et de MM. Gorlett et Alibert, et au titre de **Ma belle Marseillaise**, qui est celui de la nouvelle opérette taillée sur mesure pour cette demoiselle lyrique et ces messieurs. Il sert aussi d'enseigne à un cabanon, comme on dit là-bas, mais qu'on serait tenté de prendre pour un vulgaire cabanon, tant il s'y passe et s'y débite d'extravagances qui dérident, dilatent et réjouissent les innombrables admirateurs du trio susdit. Mlle Mireille Ponsard, qui n'a de provençal que le prénom, et de commun que le nom avec l'auteur de la *Bourse* et du *Lion amoureux*, est gentille, surtout en « Reine du Mimosa », sa toilette assortie à la couleur de cette fleur, Mlle Suzy Leroy aguichante, M. Alibert sympathique, et M. **Gorlett**, le seul Marseillais bon teint. en dépit de son nom, de cette opérette marseillaise, ne dit pas un mot, *avé l'assent*, ni fait un geste sans déchaîner les rires dans la salle.

L'**Etoile-Palace** est devenu, peu après cette guerre-ci, sous la direction de M. Camille Choisy qui, si longtemps, présida aux destinées comiques, tragiques et horribles du *Grand-Guignol*, l'un des plus intéressants *music-halls* de Paris. Les spectacles y sont toujours variés, les « numéros » choisis avec soin. D'une semaine à l'autre, des vedettes s'y succèdent, vedettes d'hier, d'aujourd'hui, et même de demain. Une mode charmante, qui s'est heureusement généralisée, veut que les artistes, avant leur entrée en scène, soient présentés par une de leurs jeunes camarades. C'est Mlle **Gay Buisson** — le joli nom, la jolie personne! — qui avait été chargée, vers

la mi-mars, de faire l'annonce. Vêtue d'une robe blanche et fleurie au 1^{er} acte, d'une robe noire au 2^e, Mlle Gay Buisson, qui ressemble à Mlle Meg Lemonnier, qu'elle pourrait, au besoin, doubler, qui sait? peut-être même un jour égaler, s'est si gentiment acquittée de sa tâche qu'on l'a applaudie. La place me fait défaut, ce mois-ci, pour dire les mérites du trio Chanterelle, de Mlle Irène de Trébert, de MM. René Paul, Billy Bourbon et Meurisse (leur tour viendra), qui alternaient, d'un bout de la soirée à l'autre, avec les artistes de M. **Stanislas Zmarski**. Mlle Winy Gradowa rythma, ses petits pieds chaussés de souliers bleus, à la façon de claquettes, un air de jazz; trois jeunes danseurs polonais, une femme et deux hommes, en vareuse bleue rayée de blanc, pantalon bleu, chapeau noir et chaussures blanches, exécutèrent une « matelote » caractéristique et humoristique; une colombine voilée de gaze noire, des violettes de Parme à l'une de ses épaulettes, dansa avec autant de légèreté que l'arlequin masqué qui lui succéda, courant, bondissant, pirouettant; une « libellule » voltigea, rasant, eût-on dit, la surface d'un étang; six ballerines candides, groupées autour des coryphées, matérialisèrent les *arabesques* de Chopin; une dame et un monsieur, habillés à la mode de 1900, celle-là de blanc, de rouge et de noir, celui-ci de vert, pantalon vert quadrillé, se livrèrent à une polka burlesque très réussie. Mais le clou, comme dit Mlle Gay Buisson, de ce spectacle, et le triomphe des **ballets polonais** de M. Zmarski, ce fut une noce paysanne, scène de mœurs mimée et dansée par toute la troupe d'un aimable réalisme, pleine de mouvement, d'imprévu, de fantaisie, de pittoresque et de gaieté; les filles portant des jupons verts, rouges ou striés, comme le cœur de certaines billes translucides de couleurs emmêlées, des rubans multicolores leur tombant dans le dos, et tressautant de-ci de-là, selon le mouvement des rondes, des couronnes de fleurs bleues, blanches, rouges et jaunes dans les cheveux, bavardant avec les garçons, se laissant lutiner par eux entre deux danses. Il y avait là de quoi réjouir les yeux et le cœur de notre ami Van Gennep, qui est bien le plus savant folkloriste de France, où il n'est pas estimé et honoré, à son vrai mérite, autant qu'il l'est à l'étranger. Une si heureuse animation régnait dans ce divertissement et un si plai-

sant entrain, que le spectateur, oubliant qu'il se trouvait à l'**Etoile-Palace**, avait l'illusion d'assister à une vraie noce paysanne, dans une cour de ferme, par une journée ensoleillée deux ou trois mois avant le fatal mois de septembre 1939 et la ruée des Barbares dont les bombes, chues du ciel, ont dû piler et incendier le village qu'il voyait se profiler à l'arrière-plan. La troupe de M. Zmarski a emporté un peu de la patrie à la semelle de ses chaussons, elle en fait le meilleur usage : de l'excellente propagande tout à la fois comme art et comme folklore. Le rideau tombé, les pauvres belles ballerines et leurs farauds cavaliers, en quittant leurs costumes nationaux, doivent ressentir davantage encore la tristesse de l'exil. Le public ne leur a pas ménagé ses applaudissements, par sympathie pour leur infortune présente, leur grande virtuosité et leur très original talent.

Par faveur spéciale, j'ai assisté le 21 mars, à la représentation gratuite donnée par M. **Louis Moysès** à la Cantine militaire de la Gare de l'Est. A 9 heures très précises cette cantine prit l'air d'un « concert » du bon vieux temps, d'avant l'autre guerre. Le cabaret du **Bœuf sur le toit** défila sur un tréteau improvisé avec ses attractions et ses tours de chant. Mlle Lina Roxa dit des poèmes de la Butte, Mlle Yvonne Legeay, qui a un genre bien à elle, quelque peu rude, mais sans vulgarité, récita des chansons réalistes, — *Tel qu'il est, il me plaît*, — M. Jack Wilson, s'accompagnant lui-même au piano, chanta, entre autres choses, avec un accent anglais qu'il ne cherche pas à dissimuler, une java argotique : *la Carmen des Batignolles*, M. Hédé, ses pantins; Louise, — une négresse, — et Coco sur les genoux, réussit des prouesses de ventriloquie, Mme Renda, prouva surabondamment qu'elle est, en dépit du bandeau qu'elle porte sur les yeux, une voyante extra-lucide, Mlle Cœcilia Navarre, charmante par son talent, et sa modestie, quoique vedette, chanta : « Ah! si vous saviez pour qui je chante. » C'était pour les soldats et les marins, attablés devant des verres de bière ou de vin, et qui, leur permission de détente expirée, tout à l'heure peut-être, allaient reprendre le train pour « quelque part en France », emportant un peu de Paris avec les refrains de Mlle Cœcilia Navarre : *Mazel Tor* et *Mon amour est ton amour*. Pour terminer,

Mlle Legeay et M. Moysès interprétèrent, à la grande liesse de l'assistance vêtue de kaki ou d'outre-mer, *Mais n'te promène donc pas toute nue.*

LE PETIT.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jean Lhermitte : *l'Image de notre corps*, Edit. de la Nouvelle Revue critique. — Frédéric Bremer : *l'Activité électrique de l'écorce cérébrale; Actualités scientifiques*, Hermann. — Stephen Zamenhof : *Possibilities of increasing the higher functions of the cortex*, Science Press, Lancaster, 1940.

J'ai eu une agréable surprise en trouvant dans ma case au Mercure le récent livre du Dr Lhermitte, **l'Image de notre Corps**. Il se rattache en effet à diverses rubriques : *Physiologie, Médecine, Psychologie, Philosophie, voire Esthétique*. C'est ce qui fait l'intérêt de l'ouvrage.

Contrairement à ce que certains ont pu penser, le problème que nous pose l'image du soi déborde largement les limites de la physiologie, car il nous force de considérer surtout les relations qui unissent la matière avec la pensée, le cerveau avec l'esprit.

Le problème des « membres fantômes » a été examiné depuis longtemps par les médecins et les philosophes, en particulier par René Descartes : « ceux à qui on a coupé depuis peu quelque membre pensent souvent sentir encore de la douleur dans les parties qu'ils n'ont plus ».

Le membre illusionnel peut être stigmatisé des mêmes particularités que l'était le membre réel avant son amputation. Un amputé de jambe ressent des douleurs limitées à un orteil fantôme, là même où était localisé un durillon. Un blessé souffre dans son bras fantôme exactement à l'endroit qui fut atteint par un projectile.

Le Dr Lhermitte fait une étude analytique détaillée de l'image corporelle : influence des sensations tactiles, importance des sensations et représentations visuelles, influence des muscles volontaires, rôle de l'appareil d'équilibration vestibulaire.

Chacun de nous possède une image de sa propre personnalité physique, de son propre corps; image composite, complexe, dont les